

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre LVII. Lady Grandison à Madame Shirley.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2107

trer une magnanimité si rare dans le sexe; dont l'une, permettez moi de m'en glorifier, est ma sœur. Mais Clémentine a toujours été une des plus généreuses des créatures humaines, & cependant, en quelques points, une des plus difficiles à persuader.

Dites à Belvédère combien je l'aime. Quel que soit son destin avec une des plus obstinées, & cependant une des plus nobles ames des femmes, je le regarderai toujours comme mon frère.

Distribuez les assurances de mon respect, de ma soumission, de mon amour, & mes plus sincères complimens, comme le doit, mon cher Jeronimo,

Votre

GIACOMO.



L E T T R E L V I I .

Lady GRANDISON à Madame SHIRLEY.

Vendredi, 25. *Mai.*

Malheureuse Laurana! sir Charles a témoigné beaucoup de peine sur la manière de sa mort. Comment pouvez-vous, mon frère, dit Lady G., comme nous n'étions que nous trois, vous intéresser pour une si exécrationnable créature?

Une créature humaine péira-t-elle, repliqua-t-il, sans que ses semblables en soient touchés? Un être immortel fixera-t-il son éternel destin par un acte effrayant, & irrévocable, sans que nous nous y intéressions? Cela s'est fait à la vérité

rité dans un accès de fureur; mais qu'une ame comme celle de Laurana, étoit mal préparée, pour passer à l'éternité!... malheureuse Laurana!

On ne juge pas à propos, par des raisons qui se présentent aisément, d'informer Mademoiselle Clémentine de ce que contient la Lettre du Général.

* *

Enfin, ma chère Grand-Mère, le grand point semble décidé. Mademoiselle Clémentine s'est occupée pendant quelque tems à écrire en deux colonnes les raisons pour & contre son entrée dans l'état de mariage. Elle me les a montrées, & ensuite à M^e. Beaumont; mais elle n'a pas voulu permettre que nous en prissions une copie. Elle les a très-bien représentées. Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer de quel côté étoit le plus de force.

Cependant elle nous a accordé sa compagnie au déjeuner pendant quelques minutes seulement. Elle étoit dans une agitation visible, & paroïssoit travailler à s'en rendre maîtresse, mais ne le pouvant, elle se retira; elle s'enferma; & environ à midi, elle envoya une Lettre cachetée, que je traduirai en Anglois le mieux que je pourrai, elle avoit cette adresse;

*A ses très-honorés, & très-indulgens Père
& Mère,*

CLE'MENTINE DE PORRETTA.

Que mon ame aspire après le voile! Des
ob-

obstacles infurmontables s'étant élevés contre l'union de vôtre enfant avec le plus grand des hommes, quelle aversion n'ai-je pas eüe pour entrer en traité avec un autre ?

C'a été votre bon plaisir, Monsieur, ç'a été le vôtre, Madame, qu'on ne m'accordât pas mon souhait; & vous avez eu la bonté de me complaire dans mon aversion.

Le Chevalier Grandison m'a depuis convaincu, par ses raisonnemens pleins de générosité, & de condescendance, que je ne pouvois, par soumission à la volonté de mes deux Grands-Pères, & par justice envers mon frère ainé & ses descendans, renouveler mes desirs pour le cloître. Je me soumets.

Mais à présent, qu'y a-t-il à faire ? Que puis-je faire pour vous rendre contents, mes très-chers Père & Mère, & Frères ? Olivia triomphe de moi. Ma situation est triste: moi qui devrois être la consolation de mes parens, j'ai été, & je suis encore un sujet de trouble pour eux tous... Le Chevalier Grandison, & son excellente Epouse, m'ont fait entendre plus d'une fois, qu'ils attendoient de moi l'accomplissement de leur bonheur sur la terre: & qu'est-ce que cette vie sinon un court passage à une meilleure ?

N'ai-je pas refusé d'accepter les vœux du premier des hommes ? Le seul homme que j'aie jamais vu avec le désir d'être unie à lui ? Ne l'ai-je pas refusé par des motifs que tous mes parens croient honorables pour moi ?

Quelque cher que m'aient coûté ces combats, me suis-je jamais repenti de ce glorieux renoncement à moi-même ? Et quels exemples
de

de renoncement à sa propre volonté ne m'avez-vous pas donné, mes très-indulgens parens, quoique je fusse toute entière à vous par les loix divines & humaines?

Y a-t-il un homme au monde que je préférasse à celui que mes parens font si empressés à me recommander?

Ne puis-je en remplissant mon devoir envers mes parens, remplir tous les devoirs de la vie, dont l'accomplissement peut fonder une bienheureuse esperance?

Combattrai-je pendant toute ma vie pour obtenir un point, qui au moment redoutable où il la faudra quitter me paroitra comme rien?

Permettez moi de faire une proposition... Suposé que vous, Monsieur, que vous, Madame, dont la patiente bonté envers moi a été sans exemple, suposé que tous mes parens favorisent le Comte de Belvédère, autant que jamais... J'ai toujours reconnu son merite.

Accordez moi une année, pour examiner l'état de ma tête & de mon cœur, & permettez que je me détermine au bout de cette année, & je tâcherai, mes chers parens, de prendre vos souhaits, mon devoir, l'honneur, la conscience, dépouillés de caprice, de fantaisie, de pétulance, pour mes seuls guides dans le resultat, aussi bien que dans la discussion. Le Chevalier Grandison, sa femme, le Père Marescotti, & M^e. Beaumont, seront juges entre mes parens & moi, s'il y en a occasion.

Mais comme il seroit déraisonnable de compter que le Comte de Belvédère attendît une issue aussi incertaine, car j'aimerois mieux mourir,

rir, que de donner mes vœux à un homme à qui je ne pourrois rendre justice par raport à ma tête & à mon cœur; je le prie instamment de se regarder comme entièrement libre de faire son propre choix, & de suivre ses mesures, selon que l'occasion se présentera. Je serois charmée de pouvoir le féliciter de son mariage avec une femme de la raison de laquelle il seroit sûr, & dont le cœur n'auroit jamais eu d'autre attachement.

Je voudrois proposer humblement, comme une mesure extrêmement convenable, que le Chevalier Grandison, toujours obligeant, & sa vraiment admirable Epouse, nous permettent de quitter l'Angleterre aussitôt qu'il sera possible. (O mes chers parens! ne m'accusez pas, dans votre cœur, de légèreté: dans le téméraire voyage que j'ai fait ici, j'ai cédé à une impulsion qui me paroissoit irrésistible.) Fions nous en à son honneur inviolable, qu'il nous amènera, aussitôt que cela se pourra convenablement, sa femme, ses sœurs, & leurs maris, comme ils nous l'ont fait esperer, & qu'une amitié de famille soit cultivée entre nous, comme si nous étions effectivement alliés. Mais permettez moi de déclarer, que si ma cousine Laurana se trouve avoir la moindre raison d'esperer qu'elle puisse être un jour Comtesse de Belvédère, cette attente seule, quelque tour que puisse prendre ma santé, devra être considérée comme déterminant finalement ce que le Comte de Belvédère peut attendre de moi; car je ne voudrois jamais être regardée comme la rivale de ma cousine.

A

A présent, bien-heureuse Vierge, Mère du Dieu de mes esperances, mets moi en état d'être un humble instrument, pour rendre le contentement aux cœurs de mes honorés & indulgens Père & Mère; & à ceux de mes tendres frères, & de mes autres amis, la tranquillité dont je les ai si malheureusement, & si long-tems privés. C'est la prière que fait & que fera à toutes les heures, mes très-honorés & très-indulgens Père & Mère,

Votre soumise & dévouée

CLE'MENTINE.

Vendredi, 25. Mai.

Le Marquis étoit seul avec sa femme quand Camille leur porta cette Lettre. Ils l'ouvrirent avec impatience. Ils ne purent contenir leur joie quand ils l'eurent luë. Ils déclarèrent tous deux, que c'étoit tout ce qu'on pouvoit, tout ce qu'on devoit exiger d'elle. L'Evêque, le Seigneur Jeronymo, & ses deux cousins, étoient dans des extases de joie, quand on leur eut communiqué la Lettre.

Tout ce que le Comte de Belvédère avoit souhaité, étoit que Mademoiselle Clémentine lui fit esperer, que si jamais elle se marioit, il pourroit être l'heureux mortel; & dans cette esperance éloignée, il étoit résolu de renoncer à tout autre engagement. Sir Charles souhaita de l'informer de l'heureuse nouvelle. Il le fit avec sa prudence ordinaire: mais la joie du Comte fut excessive.

Le Marquis & la Marquise étoient impatiens
d'em-

d'embrasser & de remercier leur chère fille. Au moment où elle les vit, elle se jeta à leurs pieds au moment qu'ils se levoient pour l'embrasser... O mon Père, ô ma Mère! N'ai-je pas été une obstinée à vos yeux?... Ce n'étoit pas moi...! Je mérite votre pitié!... Il n'a pas toujours été en mon pouvoir de penser comme à présent: mon esprit a été dérangé. Je cherchois la tranquillité, & je ne savois où la trouver. Mon frère Giacomo étoit trop pressant: cependant dans ses sollicitations pour que je me mariasse, il monroit son desintéressement. Il ne me donnoit pas du tems, comme vous le faisiez par l'avis de l'ami commun de nous tous. Le mal le plus prochain me paroissoit le plus terrible. Je cherchai à l'éviter, & j'aurois pu tomber dans un plus grand. Dieu vous recompense, mon Père, ma Mère, & vous tous, mes chers parens, pour l'indulgence que vous m'avez montrée... Me suivre dans des climats lointains, & dans une saison si contraire... Et pourquoi?... Non pour gronder, non pour punir; mais pour me rendre aux bras de votre amour paternel!... Et n'avez-vous pas daigné entrer en traité avec votre enfant? Qu'il faudra que mon esprit se dérange, si jamais j'oublie de telles preuves de bonté!

Ses tendres Père & Mère la pressèrent contre leur sein. O que ses deux frères & M^e. Beaumont l'applaudirent!...

O que vous êtes tous bon envers moi! dit-elle. Quelle maladie! De quelle noire espèce devoit-elle être, pour avoir pu me remplir d'appréhensions, qui ont mis un nuage entre vo-
tre

tre bonté & ma gratitude, & donné à votre indulgence même une aparence de dureté envers moi.

L'Evêque jugea qu'il n'étoit pas à propos que le Comte, qui osoit à peine se fier à sa joie, fût introduit tout de suite auprès d'elle. Cet Amant transporté alla donc se promener dans le jardin, se livrant à ses agréables contemplations.

Clémentine charmée d'elle-même, à cause de la joie qu'avoit causé sa proposition, alla dans le jardin, dans le dessein de faire une de ses promenades ordinaires, suivie de Laura. Le Comte la vit entrer; & craignant de lui déplaire, s'il trouboit sa solitude, il fit une profonde révérence, & prit un chemin différent: mais elle, croisant par une autre allée, fut auprès de lui avant qu'il y eut pris garde. Il tressaillit, mais se remettant, il se jeta à ses pieds... Vie de mon esperance! Adorable Clémentine! dit-il; il ne put ajouter un mot dans ce moment.

Elle le tira de son embarras... Levez-vous, Monsieur, dit-elle, j'ai passé par ici, exprès pour vous rencontrer, & causer un moment avec vous, puisque vous étiez dans le jardin.

Je ne puis, je ne puis me relever, jusqu'à ce qu'ainsi prosterné à vos pieds, Mademoiselle, je vous aie remercié du fond de mon ame...

Vous ne me devez point de remerciemens, Monsieur, interrompit-elle. Dieu seul fait ce qui peut arriver dans un an. Levez-vous, Monsieur. (il se leva) Je vous considérerai comme un ami de notre maison: je vous l'ai déjà dit; mais pour l'amour de vous-même, par honneur,
par

par justice, je me crois obligée de vous dire que vous ne devez pas compter absolument sur moi, en conséquence de ce que j'ai écrit à mon Père & à ma Mère, quoique je ne me repente pas de l'avoir écrit.

Non, Mademoiselle, je n'y compterai point: pendant une année, pendant beaucoup d'années, j'attendrai votre bon plaisir. Si au bout de quelque tems limité après celui que vous avez nommé, je ne puis être assez heureux pour engager votre faveur, je me soumettrai à ma destinée... Seulement, en attendant, permettez moi d'espérer.

J'ai dit, Monsieur, que c'est pour l'amour de vous-même que je souhaite que vous ne comptiez pas sur un événement incertain. Soyez libre de suivre les mesures qu'il vous plaira. Qui peut dire ce qu'un an, deux, trois ans peuvent produire? Les maladies qui ont une fois attaqué la tête, restent généralement, à ce que j'ai ouï dire, ou reviennent souvent. Ne me suis-je pas, depuis fort peu de tems, renduë coupable d'une grande témérité? Croyez moi, Monsieur, si au bout de l'année j'ai raison de m'être suspecte à moi-même, je souffrirai seule. Je vous ai toujours regardé comme un homme de mérite. A Dieu ne plaise que je rende un honnête homme malheureux! Ce seroit doubler ma misère.

Généreuse Dame! Bonté sublime!... Permettez moi, je vous en conjure encore une fois, seulement d'espérer. Je me résigne à votre bon plaisir sur ce qui arrivera enfin; & je bénirai votre détermination, dùt-elle me condamner au desespoir.

Tom. VII.

R

Sou-



Souvenez-vous, Monsieur, que vous êtes averti. Vous comptez sur la considération de toute ma famille pour vous. Je lui dois une soumission presque implicite, pour son indulgence sans exemple envers moi. Votre confiance en sa faveur est fondée. Mais, Comte, souvenez-vous que je vous avertis, que vous ne devez pas compter fermement sur moi. Soyez prudent; ne permettez pas qu'on me tourmente; mon cœur souffre à la seule idée d'importunité. Si vous êtes aussi heureux que je le souhaite, vous serez très-heureux. Mais à présent je ne pense point que je puisse contribuër à vous rendre tel.

Il mit un genou en terre, & alloit repliquer... Adieu, adieu, dit-elle, pas un mot de plus, Monsieur, si vous êtes sage. Les événemens ne sont-ils pas dans la main de la providence?

Elle s'éloigna de lui avec précipitation. Il fût immobile pendant quelques momens; le cœur inondé cependant, d'espérance, d'amour & de respect.

Quand il rapporta à la Marquise, à M^r. Beaumont, aux deux frères, & à moi ce qui s'étoit passé entre cette illustre Dame & lui, nous le félicitames tous.

L'avis que vous a donné Mademoiselle Clémentine, Monsieur, dit M^r. Beaumont, est assorti à sa grandeur d'ame ordinaire, puisque l'événement n'est pas, & ne peut être en son pouvoir.

Il n'y a, dit le Seigneur Jeronymo, & il ne peut y avoir qu'une seule femme plus grande que ma sœur... C'est celle qui peut recevoir
com-